

# *Le fils perdu*

THRILLER

KAREN BLACKSTONE - TOME 3

**SEBASTIEN THEVENY**



***À NINO, MON FILS, NATURELLEMENT.  
LOIN D'ÊTRE PERDU !***



*« Une fille attend au firmament du Septième Art.  
Une star pleure dans une Roll's sur Hollywood Boulevard.*

*Mais, dans la vallée,  
Tournent les poupées,*

*Dans cette vallée profonde  
Où des starlettes blondes*

*Meurent d'un somnifère en trop »*

***Michel SARDOU, La vallée des poupées, 1976***



# *Prologue*

LA JEUNE FEMME COURAIT  
ÉPERDUMENT, comme si la Mort la talonnait.

CE QUI ÉTAIT LE CAS, assurément.

Nikki détalait aussi vite qu'elle le pouvait. Du moins dans la limite de ses capacités respiratoires bien entamées par sa course folle. Au creux de sa poitrine, elle sentait ses poumons se déchirer, brûler. Son souffle saccadé trahissait l'abandon dans lequel elle redoutait de sombrer.

Bientôt, elle ne pourrait plus échapper à son poursuivant.

Elle ne savait même plus vers quoi elle courait. Elle savait juste pourquoi elle fuyait. La jeune femme avait perdu tout sens de l'orientation dans cette forêt dense et humide. Tropicale. Arbres et lianes gigantesques s'élançaient vers un ciel d'un noir de jais, à peine percé de rares clartés d'une pleine lune rousse digne d'un décor de cinéma d'épouvante.

Autour d'elle, Nikki percevait, mêlés à sa propre respiration rauque et sèche, les bruits terrifiants de la jungle amazonienne au coeur de laquelle elle s'enfonçait. Des feulements de fauves tapis dans l'ombre, des sifflements angoissants de reptiles qu'elle ne pouvait distinguer, craignant chaque seconde de poser l'un de ses pieds nus sur la gaine froide et gluante d'un serpent au venin mortel. Des cris perçants d'oiseaux nocturnes aux yeux jaunes fendaient l'obscurité entre les larges feuilles suintantes des plantes vénéneuses qui pullulaient dans la région.

Sous son crâne, son poulx cognait comme les notes graves des tambours du Bronx, ce quartier new-yorkais où elle était née vingt-huit ans plus tôt et avait grandi jusqu'à ce jour fatal où elle avait suivi Jason au Brésil. Qu'est-ce qui l'avait conduite là, désormais seule, éperdue, au coeur de l'Amazonie ?

Pourquoi fuyait-elle, les pieds nus crevassés de blessures, mordus par les racines assassines sur lesquelles elle s'arrachait la voûte plantaire, au risque de se tordre une cheville à chacun de ses pas affolés, de s'accrocher à l'une d'elles, trébucher et s'étaler de tout son long sur le sol boueux, spongieux, glaiseux de cette forêt hostile.

Nikki savait que si elle venait à tomber, cela scellerait son destin à jamais. L'homme fonderait sur elle tel un rapace sur sa proie et elle ne donnait pas cher de sa peau.

D'ailleurs, alors qu'elle puisait dans ses ultimes retranchements, la jeune femme pensa une dernière fois à Jason.

Son petit ami n'avait pas eu la chance, lui, d'échapper aux griffes de leur agresseur, un peu plus tôt, dans la cabane qu'ils

avaient louée. Quelle drôle d'idée il avait eue, aussi, cet idiot ! « Un long week-end en amoureux loin de tout », lui avait-il annoncé fièrement en brandissant la réservation du cabanon isolé en pleine forêt tropicale. Seul à seule, à s'aimer jour et nuit sans personne pour troubler leur tranquillité et le désir intense qui les poussait sans cesse l'un vers l'autre, l'un dans l'autre.

Seuls ?

Trop seuls, trop isolés... face à cet invité surprise qui avait surgi en pleine nuit dans le cabanon, un masque de catcheur aux couleurs bariolées sur le visage, son torse nu et glabre dévoilant une musculature surdimensionnée, pectoraux, biceps, deltoïdes bandés par la fureur. Et surtout, cette machette à la lame courbe qu'il brandissait devant lui. L'outil idéal pour survivre dans la jungle. Se frayer un chemin, trancher des lianes, sectionner des feuilles longues comme des hamacs.

Et l'instrument parfait pour découper Jason en morceaux.

Nikki avait réussi à échapper à la rage aveugle de leur agresseur en sautant par la fenêtre de l'arrière du cabanon, s'éraflant au passage les cuisses au travers de la nuisette quasi transparente qui couvrait son intimité. Il faisait si chaud et humide au milieu de la forêt que Jason et elle avaient pratiquement vécu nus durant tout leur séjour de Robinsons. Le tissu, désormais, collait à sa peau telle une mue prête à se détacher.

Sa nuisette, au bout de sa course folle pour fuir l'homme encagoulé, n'était plus que lambeaux et laissait deviner, à

travers le voile ténu, les formes généreuses et fermes de Nikki, dont le derme fiévreux couleur ébène contrastait avec la froide pâleur de la lune.

Soudain, elle perçut plus distinctement les pas lourds de son poursuivant malfaisant. Elle n'en pouvait plus. Ses jambes ne la portaient plus, ses pieds étaient en sang, ses poumons déchirés, ses yeux embués de larmes.

Elle s'écroula, pantelante, la face engluée à la boue spongieuse du sol.

Dans sa poitrine, son cœur battait à tout rompre. Nikki songea un bref instant qu'elle pourrait mourir d'un arrêt cardiaque sur-le-champ.

Ce serait sans doute une plus belle mort que celle qui l'attendait.

Elle perçut au-dessus d'elle la présence lourde de l'assaillant.

— Retourne-toi, siffla l'homme à travers le caoutchouc de son masque. Regarde la Mort en face.

La jeune femme se refusait mentalement à obéir à cet ordre atroce. Pourtant, malgré elle, sa tête pivota.

Derrière les trous ronds du masque brillaient deux yeux jaunes pareils à ceux des caïmans qui peuplaient les eaux brunâtres de l'Amérique du Sud, comme celles dont elle distinguait d'ici l'écoulement vaseux.

L'homme souleva la machette au-dessus de sa tête, l'outil encore maculé du sang frais de Jason.

Les yeux de Nikki s'écarrillèrent démesurément et un cri d'épouvante brisa le silence bruyant de la forêt amazonienne.

Un éclat de lune se refléta sur la lame courbe avant qu'elle ne s'abatte.



. . .

— COUPEZ ! hurla avec satisfaction Brad Purcell, le réalisateur. C'est la bonne, celle-là, on la garde. Merci, les gars, c'était juste parfait.



## CHAPITRE 1

# *Cette étoile éteinte avant d'avoir brillé*

LOS ANGELES, 6 juin 2024

J'APPUIE sur le bouton stop de la télécommande alors qu'un fondu au noir scelle le destin de Nikki LaToya, le personnage incarné par l'actrice Shondra Wallace dans le très réussi *La machette ensanglantée 2*.

Très réussi, entendons-nous bien, pour ce qu'il prétend être, à savoir un film d'horreur de série B – ou Z – très représentatif de ce genre florissant durant les années 80. Les ingrédients demeurent simplissimes et déclinés à l'envi avec très peu de moyens : une petite poignée de protagonistes, un décor oppressant, isolé, des situations dangereuses, un soupçon de nudité, des dialogues écrits sur un bout de nappe d'un restaurant bon marché, un scénario qui tiendrait sur un timbre-poste. Côté personnages, faites se croiser un méchant bien machiavélique, un gentil trop naïf et surtout, surtout,

une jeune femme niaise, mais dotée d'une plastique à damner les saints. Plastique qui compense haut la main son jeu d'actrice et qui a le pouvoir de remplir les salles de cinéma, pas les grandes, plutôt les salles *underground*, d'une cohorte d'ados de plus de seize ans et de jeunes adultes mâles aux hormones capricieuses.

Pour toutes ces raisons, donc, *La machette ensanglantée 2* est une réussite. Sans doute réalisé en à peine quinze jours, ce film a dû finir par être rentabilisé avec un certain nombre de projections dans des salles annexes et surtout lors de sa seconde vie, dans le circuit des vidéoclubs.

Si l'on m'avait dit que, passé l'âge de quarante ans, je visionnerais encore ce genre de nanars, comme il a pu m'arriver de le faire lors de soirées entre copains au lycée, je ne l'aurais jamais cru.

Pourtant, je m'y suis vue contrainte par la nécessité de comprendre leurs mécanismes et de m'imprégner de leurs ambiances lorsque Myrtille Fairbanks, mon inimitable patronne, m'a envoyée enquêter à Los Angeles. Je dois avouer que je l'avais priée, quelques mois plus tôt, de me trouver de quoi m'occuper en Californie alors que mes dernières recherches personnelles pointaient dans cette direction. J'aurais pouvoir concilier sur place mon job et ma quête privée, du moins l'espérais-je.

Seulement j'étais loin d'imaginer que j'allais devoir me coltiner des dizaines heures à mater des films d'horreur à deux balles pour la bonne et simple raison qu'ils mettaient en scène la plantureuse et en apparence naïve Shondra Wallace.

. . .

MAIS QUI EST DONC Shondra Wallace, me direz-vous ?

Comme vous, c'est précisément cette question que j'ai posée lorsque Myrtille m'a énoncé, il y a à peine quelques jours, mon ordre de mission au téléphone.

— Poulette, tu as tiré le gros lot ! a-t-elle jubilé. Tu l'as ton séjour à L.A.

— Génial ! l'ai-je remerciée avant même de savoir dans quoi elle m'embarquait.

— Figure-toi que c'est le trente-cinquième anniversaire, le mot est sans doute mal choisi, de la disparition de Shondra Wallace.

J'ai essayé de faire fonctionner mes méninges alors que je n'avais pas encore avalé mon café du matin, et ça, croyez-moi, c'était une sacrée gageure. Mais, malgré mes efforts, ce nom ne m'évoquait absolument rien.

— Shondra qui ? C'est qui, celle-là ?

— Quoi, Karen ? Tu me charries... Tu ne connais pas la plantureuse – et néanmoins talentueuse – actrice hollywoodienne Shondra Wallace ?

— Pas le moins du monde ! Et toi ?

Le rire pointu et communicatif de ma boss a alors traversé les ondes de nos combinés avant qu'elle ne lance :

— Pas plus que toi, ma belle. Du moins avant que je ne tombe sur un article d'un magazine de cinéma *underground* qui évoquait sa disparition mystérieuse en 1988 au cours du tournage d'un film qui s'appelle, accroche-toi bien, *La femme-coyote du désert*.

— Oh, punaise ! me suis-je exclamée en imitant malhablement la voix de Marge Simpson. Ça promet... Une actrice

hollywoodienne disparue en plein tournage et ça nous aurait échappé jusqu'ici ?

— C'est-à-dire que, comprends-moi bien, la dénommée Shondra n'était pas non plus tout en haut de l'affiche, quoi ! C'était pas Sharon Stone. J'ai même l'impression qu'elle n'était pas du tout à l'affiche tellement les films dans lesquels elle apparaît ne sortaient parfois jamais sur grand écran, mais directement dans le circuit VHS. Tu vois le style ?

— Une actrice de série B inconnue au bataillon ?

— Hormis peut-être des amateurs du genre, ce qui n'était pas mon cas.

— Je suis pas très au fait non plus de ce cinéma-là, Myrtille.

— Mais on s'en fout, Karen ! C'est pas la question. Je te demande pas de pondre un article sur le cinéma de troisième catégorie des années 80. Je compte plutôt sur toi pour faire la lumière sur cette disparition incroyable. Regarde, s'il s'était agi d'une grande star de ciné disparue soudain au cours d'un tournage pour ne plus jamais reparaitre, tu crois que ça serait resté irrésolu ? Non, ça aurait fait un foin du tonnerre dans tous les magazines *people*, sur toutes les télés. Les autres stars auraient chialé des louanges dans tous les talk-shows en vue comme le *Tonight Show* de Johnny Carson, le *Late Show* de David Letterman ou encore celui d'Oprah Winfrey, qui plus est afro-américaine comme Shondra. Au lieu de ça, il faut croire que la malheureuse actrice ne pesait pas bien lourd dans l'industrie du cinéma californien, parce que sa disparition n'a provoqué aucune vague, à l'époque. Quelques entre-filets dans la presse locale durant deux ou trois jours et elle a vite été oubliée. Hormis des fans inconditionnels, bien

entendu, qui en ont fait une icône du cinéma *bis*, voire *ter*. Bref, tu vois le topo ? Tu vas rendre justice à cette pauvre starlette, cette étoile éteinte avant d'avoir brillé.

Et voilà comment je me retrouve à mater des films improbables – *La machette ensanglantée 2*, punaise, fallait oser ! – en *streaming* sur l'écran de mon ordinateur portable, assise en tailleur sur le lit d'un motel californien.

Afin de faire la lumière sur ce qu'il est advenu de Shondra Wallace, disparue mystérieusement en 1984 sans que cela semble avoir inquiété personne pendant plus de trois décennies.

Jusqu'à aujourd'hui.

PLUS PRÉCISÉMENT JUSQU'À la troublante disparition, trente-cinq ans plus tard, *jour pour jour*, – je répète, *jour pour jour* – dans des conditions quasi similaires, d'une jeune figure du cinéma hollywoodien, le très en vue enfant-star Jabaree Smith, la coqueluche d'Hollywood qui n'avait pas encore soufflé ses dix bougies avant de se volatiliser lui aussi mystérieusement...

## CHAPITRE 2

# *Le champ de la caméra*

### JE ME SENS ORPHELINE.

Privée de ma Ford Ranchero 1967, j'ai le sentiment d'être amputée d'une partie de moi-même. Ce n'est pas si courant que mes enquêtes me mènent sur la côte Ouest, et cette fois, j'ai dû me résoudre, à contrecœur, à rallier la Californie par la voie des airs, délaissant ma compagne de voyage habituelle – ma vieille carcasse, comme j'aime à la désigner – dans la rue au pied de chez moi.

Par ailleurs, je me dois de confesser ma trouille des avions. Heureusement qu'il n'y a pas d'océan à survoler pour traverser l'Amérique d'est en ouest. Cela dit, qu'est-ce que ça change, n'est-ce pas ? Se *crasher* sur terre ou en mer, le résultat doit être sensiblement le même, je présume.

Lorsque j'atterris enfin au Los Angeles International Airport, le soleil descend sur le Pacifique. Habitée à la côte Est, je savoure ce coucher de l'astre sur l'horizon océanien, chose dont nous ne pouvons profiter sur l'Atlantique. Je



suis excitée de découvrir cette mégapole californienne où je n'ai jamais posé le pied. Près de quatre millions d'habitants, qui en font la deuxième ville des États-Unis après New York. Et, cerise sur le gâteau, la capitale mondiale du cinéma !

Émergeant du terminal, je contemple l'architecture futuriste du Theme Building, pareil à une soucoupe volante. Ce type d'ovni me fait immédiatement songer à ceux, en carton-pâte, des films à petit budget des années 50 et 60, de ceux où l'on parvenait sans peine à deviner, dans le champ de la caméra, la ficelle à laquelle pendaient les maquettes, de simples assiettes en carton censées figurer des ovnis.

Je me place au bout de la file d'attente des taxis. Lorsque vient mon tour, je m'installe au creux de la banquette arrière d'une Ford jaune et bleu et prie le chauffeur de me conduire à Downtown, où l'efficace secrétaire de ma boss a réservé une chambre d'hôtel à mon intention.

ALORS QUE LE véhicule s'insère dans le flot des innombrables voitures, moyen de transport privilégié des *Angelinos*, me revient en mémoire ma conversation avec Myrtille peu de temps avant mon envol pour la Californie.

Rembobinage. *Replay*.

— Jabaree Smith, le gamin qui passionne le Tout-Hollywood et les spectateurs du monde entier ? me suis-je exclamée. C'est de ce Jabaree-là qu'on parle ?

— Ben, oui, j'en connais qu'un, a rétorqué ma cheffe d'un air satisfait d'elle-même.

— Oh ! Ça va, hein, Madame je-sais-tout, ai-je plaisanté.

C'est ce gosse-là qui a disparu il y a quelques jours, en plein tournage de son dernier film ?

— Lui-même.

— Et en quoi cette histoire nous concerne-t-elle ? me suis-je étonnée. Pour autant que je sache, je suis plutôt spécialisée dans les affaires non résolues. S'il n'a disparu que depuis quelques jours, c'est aux flics de faire leur boulot, pas à moi. Mon job consiste à remuer les vieux dossiers, les *cold case*, pas les brûlants.

— Justement ! Laissons bosser les flics. Mais si je t'envoie à L.A. dès à présent, c'est pour une bonne raison. Comme tu le sais, je peux me vanter d'avoir souvent eu du flair pour dénicher les sujets intéressants...

— Oui, *sans te vanter*, ai-je ironisé. Et que te souffle ton flair légendaire ?

Myrtille a laissé planer un instant de silence, comme pour ménager son effet de manche, et répliqué, toute fière :

— Figure-toi que, lorsque j'ai eu vent de cette *news*, parue sur un site *people* que je *scrolle* régulièrement, j'ai soudain eu un flash. L'info m'a tout de suite rappelé ce vieux cas datant des années 80, celui de la disparition d'une actrice, une *illustre inconnue* du nom de Shondra Wallace.

— OK, ai-je tempéré, deux disparitions dans le monde du cinéma à Hollywood, qui plus est à près de quarante ans d'intervalle, on ne peut pas dire que ce soit si extravagant. C'est pas comme si un acteur disparaissait des radars chaque semaine. On pourrait alors songer à l'oeuvre d'un *serial killer*, du genre à abhorrer le strass et les paillettes, le fric indécent ou les soirées dépravées d'Hollywood. Mais là, franchement, un cas survenu dans les années 80 et un autre en 2024, si c'est

l'oeuvre d'un tueur en série, je trouve le bonhomme un peu fainéant sur les bords, tu crois pas ?

Le rire de Myrtille a résonné à mon oreille.

— Je te rejoins sur ce point, Karen. Mais mon petit doigt me dit qu'il y a quelque chose à creuser là-dessous. Parce qu'il existe un détail qui, je l'admets, ne pourrait représenter qu'une drôle de coïncidence, mais qui, à mon sens, pourrait bien signifier quelque chose. Figure-toi, Poulette, que ces deux disparitions ont eu lieu, *jour pour jour*, à la même date. Shondra Wallace, actrice de seconde zone et Jabaree Smith, enfant-star en vogue, se sont tous deux évaporés un 1<sup>er</sup> juin, l'une en 1988 et l'autre en 2024. C'est pas curieux, selon toi ?

J'ai soupiré si bruyamment devant cette coïncidence tellement insignifiante que Myrtille s'est mise en boule.

— Vas-y, fous-toi de moi, pendant que t'y es.

— Non, mais te fâche pas, je veux dire, OK, un 1<sup>er</sup> juin tous les deux. Et alors ? En termes de probabilités, ça fait une chance sur trois cent soixante-cinq de se produire. En somme, c'est vachement plus probable que de gagner au Loto, non ? Le gros lot, c'est quoi ? Une chance sur un million ? Après, c'est toi la cheffe, hein ! Si tu veux que j'exhume ce vieux cas datant des *eighties*, pas de problème, j'y vais avec plaisir. D'autant que, merci à toi, tu me permets de partir à Los Angeles comme je t'en avais priée.

— Voilà ! brave Poulette. Tu planches sur le sujet et tu te rapproches des autorités locales qui, elles, bossent sur le cas Smith. Les flics dans le présent, toi dans le passé, c'est une méthode qui avait pas mal marché, à Long Island...

J'ai souri en songeant à la petite Kathy que mon enquête à Montauk, parallèlement à celle des policiers du Missouri,

avait permis de sauver d'une fin tragique<sup>1</sup>. Avant que je n'entende le dé clic du téléphone raccroché sans formule de politesse, ma boss a conclu par une question qui ne souffrait pas de réplique :

— Au fait ! Tu aimes les films d'horreur de série B ?

Clic. Tonalité finale.

ET VOILÀ COMMENT je me suis retrouvée à mater des films à gerber dans ma chambre d'hôtel de Downtown L.A., en essayant de comprendre ce qui pouvait relier deux affaires similaires aussi éloignées dans le temps.

Soudain, une idée surgit dans mon esprit.

L'oeuvre d'un *copycat* ?

---

1. *Je veux maman*, Sébastien Theveny, autopublié, 2023.

## Arraché

*Enfin, je t'ai retrouvé !*

*Depuis tellement d'années que j'en ai perdu le compte, j'ai tant désiré te revoir. Devrais-je dire, pour être plus honnête, te découvrir ?*

*Puisque tu m'as été arraché si vite, si tôt, si jeune.*

*Je me tiens là, postée devant chez toi, j'en ai obtenu l'adresse.*

*Nous sommes en juin, évidemment puisque c'est un mois où tout semble se jouer, se décider.*

*Il fait chaud, déjà. Los Angeles subit ces phénomènes météorologiques de plus en plus fréquemment, au fil des années. Ce sont El Niño et La Niña qui provoquent ces coups de chaleur précoces de l'été californien.*

*J'attends que tu sortes, je me suis postée dans un café qui fait face à l'immeuble où est censé se trouver ton appartement. Je ne connais rien de ton emploi du temps, il me faut donc*

*patienter avec l'espoir chevillé au corps, au coeur, à l'âme. Tu finiras bien par émerger du bâtiment tôt ou tard.*

*Comment te reconnaître, à cet instant ? À l'instinct ? Une mère doit sentir ces choses-là.*

*Les choses de la vie, cela me rappelle un film, n'est-ce pas ?*

*Un film... Ici, dans le cénacle du cinéma mondial, dans ce monde artificiel, superficiel de la fiction animée, comment faire la part des choses entre réel et faux-semblants ?*

*En amont, je me suis mise en quête de photos de toi sur internet. C'est tellement facile, de nos jours, de pister quelqu'un, d'en apprendre sur sa vie, ses relations, ses hobbies, ses amours et ses amitiés. Les réseaux sociaux, quelle mine d'or ! Le paradis des voyeurs planqués derrière leur écran d'ordinateur ou de téléphone : la vie privée des autres à portée de main, dans la poche !*

*Trois cafés plus tard, la porte de l'immeuble s'ouvre.*

*Voilà, tu en sors. À cet instant, je suis sûre de moi : c'est toi, ce n'est pas possible autrement. Tu es tel que je t'avais imaginé, selon toute logique...*

*Il est encore tôt dans la matinée. Tu dévales la volée de marches du perron et pars vers la gauche d'une foulée dynamique. Vite, je dépose un billet de dix dollars sur la table pour régler mon café, comprenant un généreux pourboire, et me jette dans la rue à ta poursuite.*

*Voir sans être vue, le slogan préféré des stalkers, voyeurs, détraqués, amoureux transis, fans obnubilés et autres détectives privés ou espions à la solde de commanditaires...*

*Je me tiens discrètement à une centaine de pas derrière toi, m'efforçant de suivre le rythme que tu imposes. Les trottoirs se*

*peuplent à mesure que nous progressons en direction du nord. Est-ce une chance me permettant de passer inaperçue ou un handicap qui t'autorisera à me semer ?*

*Où te diriges-tu ? Vas-tu emprunter les transports en commun ? Un bus, un tram ou le métro ?*

*Ce qui me tracasse le plus c'est la peur de ne pas prendre la bonne décision, de mal choisir le moment propice pour t'aborder. Que te dire ? Comment te le dire ? Que dois-je faire ?*

*Devant témoins ou dans l'intimité ?*

*J'en tremble de tout mon être, l'instant m'apparaît si intense, tellement espéré qu'il en est devenu comme tabou, impossible, impensable.*

*Et pourtant, cela va arriver.*

*Je vais passer à l'acte.*

*Je dois le faire, je ne veux pas reculer.*

*Pas renoncer.*

*Pas maintenant.*

## CHAPITRE 3

### *Tout en haut de l'affiche*

#### UN COPYCAT.

Une poignée d'Américains, friands de faits divers et d'affaires criminelles résolues ou non, vouent un culte immodéré à l'oeuvre macabre d'anciens tueurs en série. C'est une fascination que j'ai du mal à comprendre bien que je travaille pour un magazine de faits divers criminels.

*True Crime Mysteries* n'est pas le dernier à publier des articles sur ce type de meurtres inspirés d'autres méfaits, réels ou fictifs. Je me souviens d'une histoire survenue à Londres en 2008 dans laquelle le condamné avouait avoir abattu deux personnes, précisément dans le quartier de Whitechapel, en hommage à Jack l'Éventreur qu'il admirait au plus haut point. Au passage, comment peut-on vouer pareil culte à un personnage fictif comme on vénèrerait un chanteur ou un acteur ?

Je me rappelle également ce type, en Belgique, qui avait poignardé à mort une adolescente de quinze ans, camouflé



derrière le déguisement reconnaissable entre tous de la série des *Scream*.

Et, collant au plus près de l'affaire qui m'occupe à Los Angeles, cet autre déséquilibré, aliéné mental, John Hinckley Jr., qui avait tenté d'assassiner Ronald Reagan en 1981, s'inspirant directement du film *Taxi Driver*, dans lequel Robert de Niro incarnait un vétéran de la guerre du Vietnam désireux d'abattre un candidat à l'élection présidentielle... *L'imitation* émanait de la fiction pour s'ancrer dans le réel, le condamné avouait avoir agi dans le seul but de se faire remarquer de la jeune Jodie Foster qui tenait un rôle dans ce long-métrage de Scorsese. Actrice dont il était obsédé au point de collectionner des objets qui lui étaient liés.

Aussi, dans le cas présent, je m'interroge.

Un fanatique, disons un fin connaisseur des films d'horreur de série B des années 80, obnubilé par Shondra Wallace, aurait-il souhaité attirer l'attention des médias en enlevant Jabaree Smith, autrement plus sous les feux des projecteurs que Shondra ? Un même 1<sup>er</sup> juin, le même univers du cinéma hollywoodien, une même disparition sans laisser de traces...

DOUBLE ENLÈVEMENT ? Double disparition ? Double crime ?

C'EST ce que j'ai l'intention d'évoquer en personne avec l'inspecteur Jonas Crimson du LAPD<sup>1</sup>, division d'Hollywood, qui a accepté de me rencontrer malgré son emploi du

temps surchargé – entre autres – par cette affaire Jabaree Smith, laquelle chamboule le monde du cinéma.

Lorsque je pénètre dans les locaux de la police d'Hollywood, un bâtiment bas de briques rouges situé sur Wilcox Avenue, à deux pas de Sunset Boulevard, je suis reçue avec un zeste de réticence de la part de l'agent d'accueil. Cette dernière, une femme revêche en tenue civile, me demande d'un air soupçonneux, après que je lui ai fait part de mon désir de rencontrer l'inspecteur Crimson et me suis présentée comme journaliste d'investigation :

— Vous avez une carte de presse ?

Je lui tends le précieux sésame qui ouvre de nombreuses portes, y compris celles d'autres aussi jalousement gardées par des cerbères de son espèce. Elle la consulte d'un oeil torve tout en me jetant des regards obliques avec l'autre – je ne sais d'ailleurs comment elle parvient à regarder ainsi dans deux directions contraires sans se déchirer un nerf optique... Au bout de ce qui me semble une éternité, elle appuie sur un bouton de sa console téléphonique et m'annonce auprès du détective.

— Asseyez-vous là, lâche-t-elle ensuite en désignant une rangée de chaises en plastique accolées au mur d'en face. L'inspecteur Crimson va venir vous chercher.

Elle me remet ma carte de presse et se désintéresse aussitôt de mon cas, reprenant le *mâchouillage* intensif de son chewing-gum.

Cinq minutes plus tard, un type de haute stature aux épaules larges, cheveux blonds coupés court, yeux bleu azur, sourire aux dents UltraBrite encadré d'une mâchoire taillée à coups de serpe, s'approche de moi, main tendue :

— Détective Jonas Crimson, se présente-t-il d'une voix grave, façon Barry White, en blanc justement...

J'enfouis ma petite main dans celle, puissante, de l'inspecteur.

— Karen Blackstone, journaliste pour *True Crime Mysteries*. Merci de m'accorder un peu de votre temps précieux, Détective.

— Je ne vous le fais pas dire, rétorque-t-il en soupirant.

Ses yeux fatigués, ses paupières lourdes et ses cernes confirment ses mots.

Le policier m'escorte vers son bureau et m'invite à prendre place face à lui. De son côté, il se laisse choir sur un fauteuil qui gémit sous son poids. Crimson n'est pas gros, entendons-nous bien, plutôt charpenté, épaules de déménageur et poitrine façon armoire à glace. Je n'aimerais pas être un délinquant appréhendé par lui, plaqué contre le capot de sa voiture de patrouille, bras retournés dans le dos et entravés... Quoique, à bien y réfléchir, menottée... *Non, Karen, on se calme.*

— De quoi vouliez-vous m'entretenir, Madame Blackstone ?

— Mademoiselle... Je souhaitais vous apporter une théorie relative à la disparition récente de Jabaree Smith, sur laquelle vous enquêtez, il me semble.

— Vous paraissez bien informée, Mademoiselle. Vous m'intéressez, je veux dire, votre théorie m'intéresse. Dites-moi tout.

— Où en êtes-vous de l'enquête, Inspecteur ?

Mes bonnes habitudes journalistiques me reprennent, que Crimson bloque aussitôt :

— En général, dans cette pièce, c'est moi qui pose les questions. Et je ne suis pas censé révéler des détails d'une affaire en cours. Je vous écoute, fait le policier en se calant dans son fauteuil, les mains posées à plat sur son bureau.

— Avez-vous déjà entendu parler d'une certaine Shondra Wallace ?

— Pas le moins du monde. J'aurais dû ?

— Il s'agissait, d'après ce que j'en sais, d'une actrice hollywoodienne de second ordre, tout juste appréciée de quelques initiés pour avoir joué dans des films de série B. Mais ce n'est pas précisément pour ses rôles qu'elle est connue, sinon pour sa disparition au cours du tournage de son ultime film.

Les yeux de Crimson s'arrondissent de surprise et d'intérêt.

— Comme Jabaree Smith...

— Absolument. Et, mieux que ça, elle s'est envolée un 1<sup>er</sup> juin, comme l'enfant-acteur-vedette. Coïncidence ou non, c'est en tout cas assez troublant, vous l'admettrez.

— Je l'admets. Je m'interroge cependant sur la raison pour laquelle je n'ai jamais entendu parler de cette affaire.

— Pour deux raisons, sans doute. La première c'est que Shondra Wallace était loin d'être en haut de l'affiche et, de fait, pratiquement inconnue. Sa disparition a donc très vite cessé d'intéresser les médias et... les enquêteurs. La seconde c'est que ces faits se sont produits en 1988.

— J'avais quatre ans, je comprends mieux pourquoi ça ne me disait rien. Mais vous, comment savez-vous ?

— J'ai une patronne très curieuse dont la mémoire fonctionne en permanence à plein régime. Voire en surrégime. C'est elle qui m'a lancée sur ce *cold case*, car, autre raison pour

laquelle ce cas a été oublié, c'est qu'il n'a jamais été résolu. Qu'il est tombé dans les oubliettes.

Crimson hoche la tête d'un air pensif tout en se frottant les mains machinalement.

— Votre théorie suppose que ces deux affaires pourraient être liées ? Si tel est le cas, je suis curieux de savoir de quelle manière. Parce que, franchement, à plus de trois décennies d'écart...

Je me mords la lèvre, sentant poindre chez l'inspecteur de police une note d'ironie mâtinée d'incrédulité. Me prendrait-il pour une illuminée ?

— Je sais que ça paraît difficile à envisager si l'on se cantonne à penser qu'une même personne se dissimulerait derrière ces deux affaires. En revanche, si l'on envisage les deux cas sous l'angle d'un *copycat*...

— Détaillez.

À mesure que j'avance ma théorie, exemples à l'appui, se dessine une lueur d'intérêt sur le visage carré de Jonas Crimson.

— Admettons, se laisse-t-il convaincre à l'issue de mon exposé. Ça pourrait constituer une piste à explorer. Plutôt mince, mais qui a le mérite d'en constituer une au milieu d'un marasme d'inconnues autour du cas présent.

— En tout cas, on ne perdrait rien à l'envisager, et c'est là qu'intervient ma collaboration. Je me suis fait une spécialité des disparitions irrésolues de personnes. J'ai mes propres méthodes, mes habitudes, disons mes petits trucs. Je suis prête à vous épauler sur le cas Shondra Wallace. Pour ce faire, j'aimerais pouvoir accéder aux archives de l'affaire, qui a certainement été couverte par le LAPD à ce moment-là.

L'inspecteur éclate soudain de rire.

— Ma pauvre dame, qu'est-ce que vous me demandez là ? C'est comme me supplier de décrocher la lune. À l'époque, les dossiers n'étaient pas informatisés comme aujourd'hui, malheureusement. Il n'y a donc aucune trace numérique remontant à ces années-là.

— Un dossier papier, alors, à l'ancienne. Il doit bien se trouver quelque part !

Crimson secoue la tête.

— Je crains que, relevant d'un *cold case*, le dossier n'ait été détruit après plusieurs années sans aucune évolution. Savez-vous que plus d'un tiers des quinze mille affaires criminelles annuelles ne sont malheureusement jamais résolues ? Cinq mille cas sont classés sans suite, faute d'avancée probante. Et je ne parle ici que des cas relevant du motif de crime. Lorsqu'il ne s'agit *que* – si je puis dire – d'une disparition sans découverte de cadavre, une fugue, par exemple, le dossier est d'autant plus rapidement classé. Vous comprendrez qu'en pareille situation, une affaire vieille de trente-cinq ans... J'en suis le premier navré. Je peux essayer – et je vais le faire – de me renseigner auprès de nos services, mais je n'y crois guère.

— Je comprends, admetts-je, dépitée, bien que pas vraiment surprise. J'ai l'habitude de travailler à partir de presque rien. Un simple témoignage, une lettre, une rumeur... Toutefois, les faits remontant à une période lointaine, j'ai peur que bon nombre de témoins ne soient plus de ce monde pour m'en parler. Enfin, je vais faire tout mon possible. Le cas échéant, si les deux affaires s'avèrent liées, comme ma *boss* le pressent...

— Cela m'ôterait une belle épine du pied, j'avoue, soupire Crimson. Voilà ce que je vous propose, Mademoiselle Blackstone. Vous vous chargez d'enquêter sur cette histoire de 1988 et, de mon côté, avec mes services, nous poursuivons nos investigations actives sur le cas Jabaree Smith.

— Affaire conclue !

— Que Dieu vous entende, prie le policier.

- 
1. Los Angeles Police Department : Police municipale de Los Angeles comptant près de 10000 agents et 3000 employés civils, elle est la troisième force de police après celles de New York (NYPD) et de Chicago (CPD).

## CHAPITRE 4

### *Vip*

AVANT DE PRENDRE CONGÉ du policier, je me permets de lui adresser une requête.

— Détective Crimson, puisqu'il va me falloir tenter de comprendre le cas Shondra Wallace via le filtre d'un éventuel *copycat*, ne croyez-vous pas qu'il me serait utile de savoir dans quelles circonstances a disparu Jabaree Smith ? Si ce cas-ci s'avère le *bis repetita* de celui-là...

Le policier, habitué aux scénarios les plus tordus, sourit en hochant la tête et en me fixant droit dans les yeux.

— Vous ne perdez pas le nord, vous !

— Pourquoi ?

— Comme vous le savez, je ne suis pas censé révéler à une journaliste les éléments d'une enquête en cours. Mais, puisque nous sommes amenés à collaborer, j'y consens, bien qu'à contrecœur et en dehors de la stricte légalité. Dans la mesure où mes équipes et moi-même ne pouvons tout gérer à



la fois, je veux croire que votre enquête en *background* pourra, le cas échéant, nous être d'une quelconque utilité.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Une intuition. Votre bonne tête. Votre détermination communicative. Je ne sais pas précisément, mais je prends le parti de vous faire confiance. Pour en venir à mon enquête, et comme je vous le disais, c'est la mère du gamin qui a donné l'alerte. Voilà tout ce que nous savons à ce jour, autant dire pas grand-chose, vous le constaterez.



AUDITION DE MADEMOISELLE JANICE LOVELACE PAR  
L'INSPECTEUR JONAS CRIMSON, HOLLYWOOD  
STATION, LOS ANGELES, 2 JUIN 2024

— MADEMOISELLE LOVELACE, Inspecteur Jonas Crimson, chargé de l'enquête au sujet de la possible disparition de l'enfant Jabaree Smith, faisant suite à votre signalement.

Bien que la sachant mariée, le policier n'ignore pas les règles d'usage dans le cinéma hollywoodien, c'est pourquoi il ne lui sert pas du *madame*, mais du *mademoiselle*. Il poursuit :

— J'aimerais faire le point avec vous sur les circonstances qui vous amènent à vous inquiéter de la disparition de votre fils susnommé.

Janice Lovelace, languissamment assise au fond d'un canapé en cuir donnant sur une vaste baie vitrée qui domine

Hollywood depuis leur propriété de Bel Air, tient ses mains jointes en tordant ses doigts, signe manifeste d'une grande détresse. De l'autre côté, non pas du miroir, mais du vitrage, les lumières de la ville où brillent et ont brillé des centaines d'étoiles, de stars, attirent le regard du policier.

La jeune femme, une trentenaire à la blondeur aussi factice que ses rôles dans les rares films où elle a joué, raconte, la voix tremblante, les mots teintés de sanglots difficilement contenus.

— INSPECTEUR, je ne comprends pas comment cela a pu arriver. Mon pauvre petit Jabaree, mon coeur précieux. Combien je regrette aujourd'hui de l'avoir poussé sous les feux de la rampe. Il est si jeune, si fragile.

— Quel âge a-t-il ? veut savoir Crimson en ouvrant son calepin de notes, le stylo prêt à griffonner.

— Il n'a même pas encore dix ans ! Il ne les aura qu'en août. C'est encore un bébé pour moi.

Le policier, à l'instar de n'importe qui d'autre à Los Angeles, aux États-Unis ou dans le monde entier, ne peut ignorer qui est Jabaree Smith. La photo du petit est, depuis plusieurs mois, placardée partout sur les affiches collées au cul des bus, sur les immeubles en travaux, à la une des journaux spécialisés dans le septième art et, cela ne va pas tarder, à celle de tous les quotidiens du pays et sur la Toile dès le lendemain matin. Aucun enfant-artiste n'avait reçu autant d'attention du public depuis Shirley Temple dans les années 30 ou Macaulay Culkin dans les années 90. La bouille du gamin, ses yeux ronds au regard perçant et tendre, ses boucles

brunes auréolant son visage couleur café au lait, son sourire légèrement de travers qui fait craquer au premier regard et, bien sûr, son jeu d'acteur qui, chez lui, paraît inné ; comment, avec tous ces ingrédients, ne pas fondre sous le charme ?

Un engouement phénoménal s'est emparé des spectateurs et des paparazzi en seulement deux films. Le tournage du troisième vient tout juste de s'achever et les spectateurs bavent d'envie de découvrir ce nouvel et dernier opus de la trilogie des *Papa, maman*. L'inspecteur Crimson se souvient avoir emmené ses propres enfants au cinéma, l'année passée, voir *Papa, maman et compagnie*, le deuxième volet, tout aussi hilarant et émouvant que le premier, *Papa, maman et moi*. Sans contester grâce à la performance d'acteur de Jabaree.

— Mademoiselle Lovelace, pouvez-vous me rappeler dans quelles circonstances votre fils a disparu ?

La jeune femme s'agite sur le canapé, comme mal à l'aise.

— Hier soir a eu lieu le bouclage du tournage. Les producteurs avaient prévu d'organiser une réception à cette occasion, aux studios mêmes. Jabaree faisait évidemment partie des convives et des vedettes présentes.

Crimson fait la moue, peu convaincu du bien-fondé de pareilles soirées assurément épuisantes et rébarbatives pour un enfant d'à peine dix ans.

— Sans vouloir porter un quelconque jugement, croyez-vous raisonnable qu'un si jeune enfant veille si tard lors d'événements de la sorte ? Sa place ne serait-elle pas plutôt dans le confort et le calme de son domicile, de sa chambre ?

— C'est assez rare, je vous assure. Là, c'était particulier. Et puis nous sommes samedi.

— Dimanche, corrige le détective en consultant la montre à son poignet. Vous assistiez à cette soirée ?

Janice se mord la lèvre inférieure du bout des lèvres.

— Non, malheureusement. Je souffre périodiquement de migraines ophtalmiques terribles et, hier, j'ai été sujette à une crise carabinée. La seule solution, en pareil cas, vous le savez sans doute, est de demeurer cloîtré dans le noir complet, allongé dans son lit. Et d'attendre que ça passe...

— C'est passé ?

— Grâce à Dieu, oui. Mais le réveil, en pareilles circonstances, est bien pire que la migraine... Mon fils...

Mademoiselle Lovelace éclate soudain en sanglots. Crimson hoche la tête de compassion et lui laisse le temps de se calmer en murmurant des « ça va aller » à intervalles réguliers.

— Sauriez-vous me dire combien de personnes assistaient à la soirée ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, Inspecteur. En règle générale, on y côtoie les producteurs eux-mêmes, la plupart des comédiens, le réalisateur, ses assistants, quelques membres des équipes techniques et quelques invités VIP des uns et des autres. Plus une poignée de journalistes triés sur le volet. Sans compter que chacun est libre de venir accompagné par des proches, ce qui fait que la liste est difficile à établir précisément...

Le policier secoue la tête, dérangé par l'idée que cette multitude d'invités puisse décupler le nombre de suspects dans pareil cas de disparition où tout le monde observe tout le monde, mais où personne – c'est encore plus flagrant à Hollywood – ne prête vraiment attention qu'à soi-même... Pour-

tant, le jeune Jabaree Smith devait se trouver au centre des discussions et de l'attention. Trop au centre, peut-être ? Une question surgit dans l'esprit de l'enquêteur.

— Votre mari, le père de Jabaree... commence Crimson.

— Mon mari actuel n'est pas le père de Jabaree, le coupe Janice Lovelace. Je suis remariée.

Crimson jette quelques mots sur son carnet et reprend :

— Votre mari est bien Ruppert Magloire, le réalisateur de la trilogie des *Papa, maman, etc.* ?

— C'est bien lui. Comme vous le voyez, le succès de Jabaree est une affaire de famille recomposée. Nous sommes tellement fiers de lui. Ruppert, bien qu'il ne soit *que* le beau-père de mon fils, ne l'en a pas moins pris sous son aile dès qu'il a compris qu'il avait en lui tout le talent nécessaire pour devenir un comédien d'exception. Exceptionnel de maturité compte tenu de son jeune âge.

En son for intérieur, Crimson songe *ou un animal de foire*, mais se retient de blesser l'amour d'une mère pour son fils. Une mère qui, éblouie par les lumières de la gloire, en oublie que son fils, avant d'être un acteur, n'est qu'un enfant.

— Ruppert se trouvait donc bien à cette soirée ?

— Bien entendu.

— Et il n'a pas été en mesure d'empêcher la disparition de Jabaree... C'est lui qui vous a prévenue, j'imagine ?

— Absolument. Quand mon téléphone a sonné, comme je vous le disais, j'étais plongée dans le noir de ma chambre et ça m'a tirée du sommeil en sursaut. Mon mal de crâne est revenu au galop dès les premiers mots entendus au bout du fil. Ruppert était en panique, il n'arrivait pas à aligner deux phrases cohérentes. Il a finalement réussi à me dire qu'il ne

trouvait plus Jabaree, qu'il l'avait cherché partout dans le bâtiment où avait lieu la soirée puis dans tous les studios, sur les plateaux, dans les coulisses. Ruppert parlait de plus en plus vite, affolé. J'ai voulu le rejoindre pour retrouver mon fils, mais il m'a assuré que ça ne servirait à rien, que tout le monde là-bas était déjà à sa recherche et que le mieux était que je reste à la maison, au cas où Jabaree s'y rende, et que j'appelle la police... Alors j'ai écouté la voix de la raison et me voici, face à vous, Inspecteur. En priant que vous ferez tout pour retrouver mon fils, mon petit bébé.

De nouveau, la mère de l'enfant-star fond en larmes, secouée de hoquets.

— Retrouvez-le, Inspecteur. Autrement, j'en mourrai...

— Je vous promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir, Mademoiselle Lovelace. La première chose serait de joindre votre mari. Puis-je avoir son numéro ? J'aimerais l'appeler immédiatement.

Le policier griffonne à la hâte sur son calepin les chiffres que lui dicte Janice, laquelle conclut par :

— J'espère que vous aurez plus de chance que moi, car, depuis deux heures, j'essaie en vain de le joindre, mais il ne répond plus... Comme s'il avait disparu à son tour...

## CHAPITRE 5

### *Aux premières loges*

À L'ÉVOCATION par le détective Crimson d'une nouvelle disparition – en l'espace d'une journée, cette enquête en compte déjà trois –, celle du réalisateur Ruppert Magloire, mon esprit s'emballe.

— Inspecteur, vous êtes en train de me dire que le beau-père de Jabaree s'est, à son tour, volatilisé ?

L'officier de police se racle la gorge.

— S'était volatilisé, pour être plus juste. Car il a réapparu.

— Vivant ou mort ?

— Vivant, puisque j'ai pu le rencontrer lorsqu'il a refait surface, trois jours après la disparition de Jabaree. Il s'est présenté à moi spontanément.

J'effectue rapidement un décompte élémentaire.

— C'était avant-hier, de fait ?

— Absolument. C'est un homme complètement défait qui s'est présenté au poste. Si on m'avait dit qu'il était le véritable père de Jabaree, je n'en aurais pas été étonné...



AUDITION DE MONSIEUR RUPPERT MAGLOIRE PAR  
L'INSPECTEUR JONAS CRIMSON, HOLLYWOOD  
STATION, LOS ANGELES, 4 JUIN 2024

— MONSIEUR MAGLOIRE, je vous remercie de vous présenter à la police de Los Angeles. Sachez que nous mettons tout en oeuvre pour retrouver Jabaree Smith, votre beau-fils, si j'ai bien compris. Le fils de votre épouse en secondes noces, Mademoiselle Janice Lovelace. Je sais, d'après le témoignage de cette dernière, que vous vous trouviez aux premières loges au moment de la disparition de Jabaree.

L'homme qui fait face à l'inspecteur Jonas Crimson, dans le bureau de celui-ci, ne paraît que l'ombre de lui-même. Le policier, pour l'avoir déjà vu des dizaines de fois dans les journaux, sur le web ou sur les plateaux de télévision, ne reconnaît pas ce grand type brun au port altier, au sourire large comme une autoroute qu'il affiche d'ordinaire sous le regard impudique des caméras. Ce réalisateur à succès connu du public pour ses comédies hilarantes autant qu'émouvantes – comme c'est le cas de la série des *Papa, Maman* – se montre habituellement jovial, drôle et enjoué. Mais, là, face au policier, ses épaules se sont effondrées et son sourire s'est effacé. Ses joues hâves rivalisent de tristesse avec ses yeux cernés aux orbites creusées, ses pupilles rougies comme s'il avait pleuré toutes les larmes de son corps depuis que Jabaree demeure introuvable. D'une voix étranglée par la douleur, il se flagelle :

— Oui, s'il est arrivé malheur à mon fils, puisque je le



considère comme tel, je ne pourrai jamais m'en remettre. Jamais. Il était sous ma garde ce soir-là, alors que mon épouse était souffrante, clouée au lit. J'en avais la responsabilité pleine et entière et j'ai failli à ma tâche. C'est inadmissible, je m'en indigne.

— Je comprends, tente de l'apaiser Crimson. Cependant, je suppose que lors de ce genre de soirées, vous devez être sollicité de toutes parts, vous comme Jabaree, d'ailleurs. Un toast porté ici, une discussion là, une interview entre deux. Des gens un peu partout, on ne sait plus où donner de la tête. C'est du moins ce que j'imagine, n'étant pas personnellement au fait de ce type de mondanités. Sans doute une fausse idée que je m'en fais. Ce qui se passe dans les hautes sphères des studios hollywoodiens me paraît tellement inaccessible, lointain, j'oserais même dire factice... Aussi, je peux comprendre qu'un moment d'inattention et... c'est le drame.

— C'est précisément ce qu'il s'est passé, Inspecteur. Un fatal moment d'inattention. Un instant, Jabaree se trouvait près de moi, l'instant d'après, je ne le distinguais plus au milieu de la foule. J'ai pensé qu'il s'était absenté aux toilettes ou était parti se resservir un soda. Puis, au bout de ce qui m'a semblé une dizaine de minutes, j'ai commencé à sérieusement m'inquiéter. Il était prévu qu'il accorde une interview à *People Weekly* et nous l'avons cherché ensemble avec la journaliste. Sans succès. J'ai parcouru toutes les pièces du studio, les extérieurs également, mais il faisait nuit. Introuvable !

Hochant la tête régulièrement, l'inspecteur Crimson s'étonne :

— Et vous n'avez pas songé, à ce moment-là, à appeler nos services ? Pourquoi ?

— Mais... parce que j'étais trop occupé à retrouver notre petit Jabaree. Je me pensais plus utile à fouiller les moindres recoins. En revanche, j'ai prévenu ma femme, sa mère, qui vous a appelés à son tour.

À mesure que le metteur en scène raconte, Crimson poursuit sa prise de notes sur son calepin. Si l'on suit le mouvement de son stylo, on peut sans peine imaginer les nombreux points d'interrogation qui s'accumulent sur la feuille. Il demande d'un air innocent :

— Monsieur Magloire, aviez-vous bu de l'alcool au cours de cette soirée ?

Les yeux de Ruppert s'étrécissent.

— Inspecteur, j'ai peur de comprendre votre question. Vous estimez que je n'aurais pas eu la lucidité nécessaire pour surveiller Jabaree ? C'est cela ? Vous m'accusez ?

— C'était une simple question, nuance le détective. Répondez-y simplement, je vous prie.

— Bien sûr que j'ai bu ! Comme tout le monde. C'est ce que vous vouliez entendre ?

— Tout le monde ne boit pas d'alcool...

— Eh bien moi, si. Mais seulement une flûte de champagne puis un verre d'un cocktail préparé par le barman loué pour l'occasion. Je n'étais pas ivre !

— Je vous crois sur parole, Monsieur Magloire, bien que je ne boive jamais d'alcool. Donc, vous gardiez l'esprit clair et vous vous êtes mis en quête de Jabaree après avoir prévenu votre épouse. Toutefois, quelque chose me surprend... La soirée a eu lieu le samedi 1<sup>er</sup> juin et nous sommes aujourd'hui le 4. Ce qui fait pratiquement soixante-douze heures entre les deux. Votre femme, lorsque je l'ai auditionnée dans la nuit du

1<sup>er</sup> au 2, m'a affirmé que vous demeuriez injoignable. Mon interrogation est la suivante : où étiez-vous entre le moment de la disparition de Jabaree et l'heure actuelle ? Qu'avez-vous fait durant ce laps de temps ?

Ruppert Magloire se tortille sur son siège tout en se mordant la lèvre. Tardant à répondre au policier, il avoue cependant :

— Je reconnais que ce comportement peut vous paraître suspect, Inspecteur. J'étais bouleversé, vous comprenez ?

— On le serait à moins, en effet.

— Je suppose que chacun agit et réagit différemment face aux situations de stress. Pour ma part, j'ai consacré ces quelques heures à parcourir tous les endroits où je pensais pouvoir retrouver notre enfant. Nous possédons une résidence secondaire à Pasadena et une villa à Malibu. C'est là que je me suis rendu, espérant...

— Espérant quoi ? bondit Crimson. Que Jabaree, un gamin de dix ans à peine, ait fugué pour rallier l'une de vos propriétés à des kilomètres des studios où avait lieu la soirée ? Ça me paraît hautement improbable...

— Je sais, soupire Ruppert, ça paraît dingue, et pour autant je n'ai aucune autre explication.

— Il faudra bien que nous en trouvions une... laisse planer le détective Crimson.

## CHAPITRE 6

### *Un miroir aux alouettes*

**JE SUIS BIEN** de l'avis du policier chargé de l'enquête.

— Il y a forcément une explication à cette disparition. Comme vous, j'ai du mal à imaginer Jabaree fuguer, à son âge, puis errer dans les rues de Los Angeles en pleine nuit. Pour aller où ?

— Ah ! Mademoiselle Blackstone, la grande question ! Nous avons commencé à éplucher les bandes des caméras de surveillance de la rue sur laquelle donne l'entrée des studios ainsi que du parking souterrain, sans résultats. Un gamin de cet âge, à pareille heure, ne saurait passer inaperçu. De même, mes hommes ont entrepris d'interroger la plupart des invités présents à la réception organisée par les producteurs, et personne ne semble avoir rien vu. Comme je le pense au fond de moi, les gens de ce monde-là ne regardent jamais plus loin que leur nombril.

— Le nombrilisme d'Hollywood, confirmé-je. Un

microcosme où chacun ne s'occupe que de soi en espérant être connu et reconnu dans le monde entier. Paradoxal.

— Mais tellement vrai. Hollywood est un univers à part, un univers de faux-semblants, un miroir aux alouettes.

— Une chose séduisante, mais trompeuse, c'est ce que vous voulez dire ?

Crimson hoche la tête.

— Exactement. Le cinéma n'a pas été inventé pour un autre motif : montrer de fausses choses en faisant croire qu'elles sont vraies... Filmer la réalité en affirmant que ce n'est que de la fiction... Aussi, où placer le curseur entre le vrai et le faux dans cette affaire qui nous occupe ? Mis à part des interrogations, mes hommes et moi n'avons que peu de certitudes auxquelles nous raccrocher. Si l'on part du principe que l'enfant ne s'est pas volatilisé de lui-même, qu'en conclure, à votre avis ?

Je vois très bien où Crimson veut en venir.

— Vous estimez qu'il a pu être enlevé.

— Oui. C'est mon hypothèse de départ, mais, trois jours après, on pourrait s'attendre à une demande de rançon... Or, rien de tel jusqu'ici. Enlever une jeune célébrité que le monde entier connaît, n'est-ce pas dans un but bien précis ? Pour revendiquer une cause quelconque ou en tirer profit financièrement ? Nul n'ignore que Jabaree se trouve, grâce aux cachets d'acteur qu'il a perçus, en possession d'une fortune consécutive à l'immense succès de la série de films réalisés par Ruppert Magloire. Lequel n'en est pas à ses premiers *blockbusters*<sup>1</sup>. L'argent coule à flots chez les Magloire-Smith. Cela pourrait être tentant, dès lors, de désirer leur en soutirer une partie.

— De là à croire qu'il s'agit d'une cible facile... Au contraire, par définition, Jabaree est, malgré son jeune âge, un personnage public et partant de là, incapable de se promener incognito.

— Je ne crois pas que la célébrité empêche les kidnappings, me contre l'officier. Les cas sont nombreux d'enlèvements de personnalités dans l'unique but d'obtenir une rançon. Franck Sinatra Junior, enlevé dans sa loge avant de monter sur scène. Le baron Empain, capturé en plein Paris. Tout comme le PDG du groupe automobile Fiat. Plus lointain, le fils de Charles Lindberg ! Ou Joséphine, la fille de l'écrivain français de polars Frédéric Dard. Quelle ironie du sort, n'est-ce pas ? Lui qui avait tant écrit, et si brillamment d'ailleurs, sur toutes les facettes du crime, se retrouver à son tour la proie de ravisseurs... Bref, les exemples sont légion et, lorsqu'il s'agit d'enfants, la portée de l'événement est décuplée. À plus forte raison si cet enfant est lui-même, tout comme ses proches – une célébrité...

Je me range à l'avis de Crimson en opinant lentement. Et je ne peux m'empêcher de lui exprimer le fond de ma pensée :

— Vous serez sans doute d'accord, Inspecteur, pour admettre la théorie que je vous ai exposée en arrivant, à savoir cette coïncidence entre cette affaire et celle de la disparition de Shondra Wallace, un même 1<sup>er</sup> juin ? Je veux dire, il semblerait que tous ces éléments convergent vers un acte prémédité. Je ne serais pas surprise qu'il y ait prochainement des rebondissements inattendus...

À cet instant, j'étais loin d'imaginer que mon intuition allait s'avérer juste.

. . .

1 UN *BLOCKBUSTER* (terme anglais signifiant littéralement « qui fait exploser le pâté de maisons » dont on trouve l'équivalent en français dans l'expression imagée "casser la baraque") est un film appelé à un grand succès populaire et ayant généralement bénéficié d'un gros budget. En français, on parle également de « superproduction ».

---

1. Un *blockbuster* (terme anglais signifiant littéralement « qui fait exploser le pâté de maisons » dont on trouve l'équivalent en français dans l'expression imagée "casser la baraque") est un film appelé à un grand succès populaire et ayant généralement bénéficié d'un gros budget. En français, on parle également de « superproduction ».

## CHAPITRE 7

### *Tournés à la chaîne*

APRÈS AVOIR PRIS CONGÉ de l'inspecteur Jonas Crimson en le remerciant de m'avoir aimablement accordé sa confiance, je quitte le poste de police d'Hollywood dans la touffeur inhabituelle de ce mois de juin. Comme nous en sommes convenus, je dois à présent me concentrer sur l'affaire de 1988. C'est aussi, je ne dois pas le perdre de vue, la mission que m'a confiée Myrtille.

Mais par où débiter lorsqu'on ignore tout de la personne en question ? Comme je le faisais remarquer à ma boss, je n'avais jamais entendu parler d'une actrice nommée Shondra Wallace. D'ailleurs, était-ce sa véritable identité ou un nom de scène ?

Le premier réflexe de tout enquêteur contemporain, amateur comme professionnel, consiste à se tourner vers les nouvelles technologies. Quoi de plus automatique que d'aller fouiller dans les méandres magiques de l'internet ? Posez une question et vous aurez des millions de réponses !